

POUR UNE ÉPISTÉMOLOGIE DE LA GÉOGRAPHIE

DANIEL IOSIF¹

Résumé

Le présent article fait le point, brièvement, de la situation épistémologique du champ géographique. Les pages suivantes ne se veulent ni exhaustives, ni indubitables. Au fil du temps, la géographie, comme toutes les autres sciences, a évolué. Elle est arrivée de nos jours étant difficile de la reconnaître en tant que la science de ses fondateurs. De plus, au moins en Roumanie il n'existe aucun ouvrage d'épistémologie de la géographie. Cet article est le début d'un projet de l'auteur de mener à un jour à bon fin un tel ouvrage. Qu'est-ce que l'épistémologie de la géographie ? Comment se manifeste-t-elle dans l'école Roumaine de géographie ? Quels sont les problèmes avec lesquels se confronte un scientifique du champ géographique lorsqu'il étudie l'épistémologie ? Ce sont des questions auxquelles il faut bien réfléchir.

1. Introduction

On part de la prémisse que toute réflexion géographique entretient avec l'épistémologie un rapport dialectique. Le géographe qui veut connaître son domaine doit se soumettre à un examen de conscience épistémologique. Pierre Bourdieu disait que l'activité scientifique représente un contrôle symbolique de la réalité. Je peux dire que cet examen épistémologique est absolument nécessaire pour n'importe quel géographe (voire pour les étudiants en géographie) notamment dû aux changements méthodologiques apparus avec les années 1960. Depuis là, on assiste en géographie dans une « période de doute, de malaise, voire de tourments ». Les perspectives géographiques, les méthodes, les outils, même son unité et utilité sont remis en cause.

La démarche se veut pertinente dans le contexte d'une crise de la géographie. Cette crise de la géographie est indiquée par de nombreux chercheurs, mais je pense qu'elle se voit clairement même aujourd'hui parmi nous, les géographes en branches. La géographie a connu dans les dernières siècles un essor remarquable, les méthodes de recherches se sont multipliées, la dynamique et la complexité des phénomènes qu'elle étudie sont devenus presque

¹ Université de Bucarest, Faculté de Géographie / Département de Géographie, Université Paris Ouest Nanterre

impossible de suivre. Une épistémologie claire et tenante compte de tous ces changements s'impose donc.

2. Quelle épistémologie de la géographie ?

Qu'est-ce que représente l'épistémologie ? On peut regarder n'importe quel dictionnaire pour dépister une définition commune. Selon Larousse (1968) l'épistémologie est une « étude des sciences, ayant pour objet d'apprendre leur valeur pour l'esprit humain ». Conformément au Petit Robert (2008), elle est « une étude critique des sciences destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée ». Enfin, pour l'Oxford Dictionary, elle est « la théorie du savoir, notamment concernant ses méthodes, ses validités et buts » (2010). En lignes générales, il s'affirme comme une théorie de la science. Cependant, nous avons trouvé une définition assez intéressante chez Jean Piaget. Selon lui, l'épistémologie est l'étude de la constitution des connaissances valables, le terme de „constitution” recouvrant à la fois les conditions d'accession et les conditions proprement constitutives (Piaget, 1967)». Nous trouvons cette définition intéressante puisqu'elle regroupe toute une série des prémisses : il s'agit d'une pluralité des connaissances, d'un caractère processuel d'eux, et enfin, d'un rapport sujet-objet dans la structuration des connaissances. Il est plus intéressant de nous référer à Piaget, alors qu'il n'a fait aucune référence à la géographie dans son œuvre (Raffestin et Bertrand, 1998). Bref, en géographie, l'épistémologie doit étudier les objectifs de connaissances, ses modalités d'acquisition et d'organisation des données collectées, des procédures de vérifications des résultats, et toutes les autres éléments nécessaires pour stimuler les interrogations sur les origines, les formes et les relations des objets géographiques avec l'Homme.

Depuis le *Discours de la méthode* (1637) de Descartes (Descartes, 2016) on peut dire qu'une sorte de paléo-épistémologie commence de s'imposer dans la tête des savants et des philosophes. En effet, il s'agit plutôt d'une sorte de scientificité des disciplines. Si on fait appel également à un *Essai sur la philosophie des sciences* (1860) d'Ampère (Ampere, 2010), on voit clairement la préoccupation des savants pour rendre intelligibles les philosophies et les méthodes des sciences. Nous ne faisons pas ici une histoire des œuvres d'épistémologie, nous voulons juste donner quelques repères. On doit mentionner, comme livre d'épistémologie générale et moderne, le *Logique et connaissance scientifique* de Jean Piaget, un livre indispensable pour pouvoir pénétrer le champ épistémologique. Puis, il y a les ouvrages des sciences sociales de George Gusdorf, véritables incursions dans le monde scientifique.

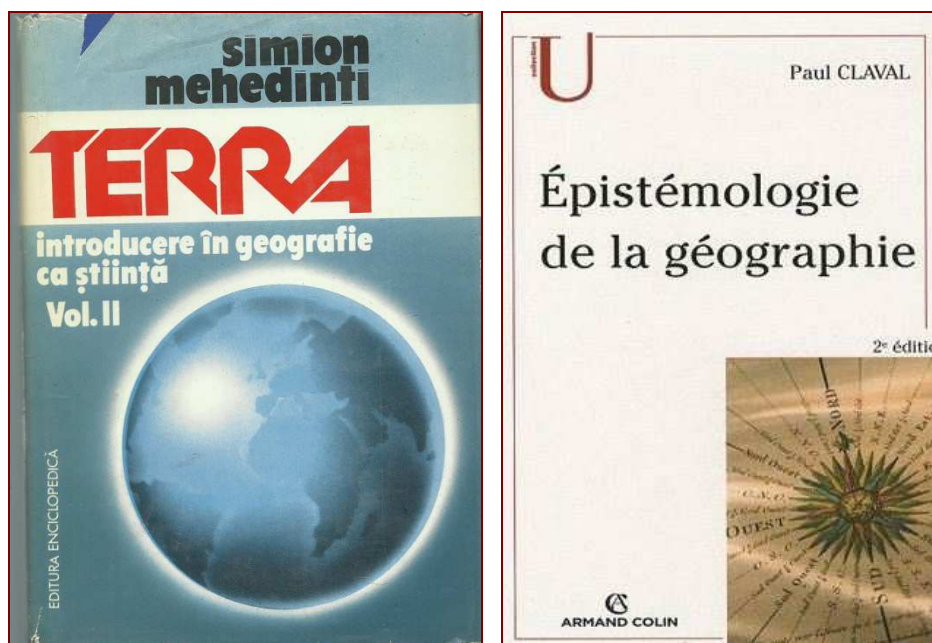


Figure 1. Deux oeuvres primordiales dans l'épistémologie de la géographie:
Terra par S. Mehedinți et *Épistémologie de la géographie* par P. Claval

Concernant l'épistémologie de la géographie, les ouvrages ne sont pas du tout abondants. Le terme est à peine apparu au début des années 1980 en France, dans quelques articles. Néanmoins, on ne doit pas sauter les différentes interventions à caractère épistémologique dans certains livres, papiers ou colloques (une bibliographie existe, quand même, mais éparse). Généralement, il s'agit de quelques noms : Antoine Bailly, Claude Raffestin, Bernard Racine en Suisse, Hildebert Isnard, Paul Claval, Max Derruau, Yves Lacoste en France. Après 1990 les articles concernant l'épistémologie de la géographie se multiplient, notamment dans ces deux pays et annoncent avant la lettre l'apparition d'*Eléments d'épistémologie de la géographie* par A. Bailly et R. Ferras en 1997 (Bailly et Ferras, 1997) et *Épistémologie de la géographie* par P. Claval en 2001 (Claval, 2007 ; Figure 1), les deux chez Armand Colin. En Roumanie, le sujet n'a préoccupé aucun géographe.

Dans un papier sur l'épistémologie de la géographie humaine, Claude Raffestin et Bertrand Lévy considèrent que « le chercheur est confronté avec quatre éléments épistémologiques fondamentaux : la métaphysique, la problématique, la théorie et l'empirie. Son travail est largement conditionné par le fonctionnement de ces quatre éléments et par les rapports qu'ils établissent entre eux. « Examiner ces éléments dans l'ordre de la séquence proposée c'est se situer dans une perspective analytique de type hypothético-déductif qui est parmi les plus solidement fondées, ce qui, pourtant, n'empêche pas les interrogations et les

dilemmes » (Raffestin et Bertrand, 1998, p. 33). L'affirmation est extrêmement intéressante parce qu'elle traduit une épistémologie géographique en quatre dimensions : la métaphysique, la problématique, la théorie et l'expérience pratique, y nommée l'empirie. En effet, cette idée n'est pas originelle pour les auteurs, on peut la trouver également chez l'italien A. Turco (Turco, 1982). L'examen des quatre éléments dans l'ordre proposé nous dirigera vers à une analyse à partir de modèles fondés sur des hypothèses (« type hypothético-déductif »). On va prendre tous les éléments.

a) La métaphysique

D'abord, les auteurs mettent en discussion la métaphysique. En réalité, la métaphysique représente le point de départ de toute interrogation épistémologique, parce qu'elle détient une très large gamme des connaissances. Il s'agit surtout des connaissances subjectives, innées : croyances religieuses, culturels, superstitieuses, jusqu'aux idéologies politiques, en d'autres termes, les convictions et les croyances d'un individu, d'une société etc. H. Blumenberg disait que « ce que la science répète, le mythe l'avait déjà suggéré » (Blumenberg, 1979) d'où résulte que les éléments métaphysiques représentent une base pour l'élément suivant, pour la problématique.

b) La problématique

Concernant la problématique, en général, les choses sont tout à fait claires. Même s'il y a encore en Roumanie, par exemple, des thèses de doctorat et des études qui ne savent pas ce qu'elles veulent démontrer, la question de la problématique est en général connue. Elle produit une série des hypothèses à laquelle le chercheur doit essayer des réponses. Comment nous pouvons nous prononcer sur une réalité si nous ne savons pas quelles questions on doit poser ? La problématique est un instrument qui fait comprendre les buts de la recherche et il joue « un rôle stratégique » dans l'activité scientifique.

Si la problématique est bien connue dans le monde scientifique, ce que les géographes peuvent faire est de souligner l'importance d'une problématique rigoureuse dans les recherches. Les mêmes auteurs cités trouvent que « la géographie non problématisée conduit soit à un discours sans structure ni intention claire, donc à pouvoir organisationnel faible, soit à un discours répétitif et acritique, qui a marqué une partie de la géographie descriptive » (Raffestin et Bertrand, 1998, p. 27). Nous avons établi que la problématique pose les questions ; mais toutes ces questions issues d'une problématique sont par rapport à un système de référence. Or, en géographie, le scientifique

travaille parfois avec des symboles qui ont, contrairement aux concepts bien définis, des significations toujours interprétables. Pour limiter au maximum ces interprétations, une problématique rigoureuse est absolument nécessaire.

c) *La théorie*

Globalement, la théorie est acceptée comme une généralisation de la manière dans laquelle un phénomène se manifeste. Elle répond à des questions telles que „comment” et „pourquoi”, adressées à un phénomène ou à l’autre. Selon K. Popper, la théorie est « un ensemble argumenté d’énoncés capables d’expliquer déductivement un donné de l’expérience ou de l’observation » (Popper, 1978) et elle « s’élabore à partir d’un processus de conceptualisation » (Raffestin, 1978). En géographie, une théorie est un système conceptuel qui peut fonctionner comme un « appareil » (Raffestin, 1988) qui permet de construire des images ; en conséquence, une telle théorie dure exactement combien résiste une image, où l’inverse.

d) *L’empirie*

On dénomme empirie ce que relève de l’expérience ou de l’observation. En géographie, la démarche empirique est très importante, car le géographe doit connaître l’espace où se produit un tel ou tel phénomène. Plus important dans notre discussion est la liaison qui s’établit entre la théorie et l’empirie. La première est indispensable de la deuxième. L’empirie donne la validité ou l’invalidité d’une théorie : « Une théorie sera considérée comme vraie jusqu’à quand, et seulement jusqu’à quand, une de ses assertions ne sera pas contredite (ou falsifiée) par l’expérience » (Raffestin et Bertrand, 1998, p. 34).

Même les géographes utilisent à tort deux termes comme synonymes. Il s’agit des mots *notion* et *concept*. Nous voulons faire la remarque que les deux mots ne sont pas du tout des synonymes et leurs usagers sont dans une grande erreur, même si quelques dictionnaires les donnent comme synonymes. Les deux proviennent des racines indo-européennes mais le terme de *notion* signifie une connaissance par perception, tandis que celui de *concept* se traduit par une expérience parfois indépendante de la perception, basée notamment sur les relations formelles logiques ou mathématiques. D’où l’idée de conceptualisation, c’est-à-dire « une forme définie de sériation, c’est l’identité de cette relation génératrice, maintenue envers et contre tous les changements affectant les contenus particuliers qui constitue la forme spécifique du concept » (Cassirer, 1975, p. 27). Le concept est « un outil, est une histoire, c’est-à-dire un faisceau

de possibilités et d'obstacles » (Granger, 1966, p. 22), il est une construction idéal et abstrait.

Les deux mots, de *notion* et de *concept* peuvent être complémentaires avec ceux d'*empirie* et de *théorie*. Tandis que « *la notion* permet d'organiser l'expérience, elle est un matériel empirique » (Raffestin, 1978, p. 60), *le concept* présuppose un processus relationnel et abstrait, qui renvoie vers *la théorie*. Par exemple, le mot *épistémologie* peut être considéré plutôt un concept qu'une notion, parce qu'il est une construction théorique et abstrait. Par contre, le mot *géographie* peut être aussi une notion, comme un concept, en fonction de la perspective (soit comme une expérience empirique, soit comme l'une théorique). D'ailleurs, on parle des *concepts* scientifiques et non pas des *notions* scientifiques.

Si les études épistémologiques manquent, les causes peuvent être partagées en deux : premièrement, il s'agit d'un manque général d'intérêt épistémologique et dialectique. Les géographes sont préoccupés notamment avec les études quantitatives et mathématiques, les seules qui peuvent leurs offrir des nouvelles opportunités concernant leurs carrières professionnelles. Lire des histoires à propos du développement de la pensée géographique est devenu inutile, vétuste, parfois ennuyant. Mais je tiens leur dire que sans une bonne connaissance du passé d'un domaine c'est très difficile de comprendre les nouveautés, de les intégrer théoriquement et pratiquement.

Deuxièmement, l'expérience montre que même si on veut écrire un tel manuel épistémologique, c'est difficile puisqu'il faut d'abord avoir l'expérience acquise, afin de parler d'elle. Autrement dit, c'est nécessaire d'avoir premièrement le phénomène pratique et son approche, pour pouvoir établir une épistémologie. Il s'agit de ce que disait George Gusdorf en 1959 : « la difficulté essentielle tient ici au fait que l'élaboration de l'épistémologie ne peut pas précéder le développement des connaissances, mais accompagne leur acquisition. Il n'est pas possible de fixer à l'avance le cadre dans lequel la masse du savoir viendra se ranger » (Gusdorf, 1959). Dans la plupart des situations, les méthodologies se développent progressivement avec l'expérience scientifique.

Ces deux causes qui sont générales et qui touchent toute la géographie peuvent être complétées par une troisième qui demeure juste pour la géographie roumaine. En Roumanie la géographie et l'un des plus développés domaines académiques. L'Université de Bucarest a été fondé en 1864 et celle de Iași en 1860. L'Académie Roumaine, le for scientifique le plus important du pays, en 1866. Les premières chaires universitaires de spécialité sont fondées à Bucarest en 1900, à Iași en 1904 et à Cluj-Napoca en 1919. En 1893 Simion Mehedinti part avec une bourse pour se spécialiser en Occident. À son retour, il commence écrire, premièrement des petits articles traitant les concepts géographiques fondamentaux. Il en essaye également de formuler quelques réponses aux problèmes essentiels posés par les géographes français et allemands qui étaient alors en avance. Il a besoin d'une trentaine d'années pour rédiger son

œuvre-maîtresse: *Terra. Introducere în geografie ca știință* (*Terra. Introduction à la géographie comme science*) – [Figure 1], où le savant roumain fait une synthèse des connaissances et de la pensée géographique existant jusque-là, y compris une sorte d'analyse critique des méthodes géographiques.

Quoi que le début de la géographie roumaine soit précoce, les géographes qui ont suivi Mehedinți n'ont pas pu développer une pensée géographique propre. Ils sont été des grands savants qui ont construit ce qu'on appelle aujourd'hui la géographie roumaine. La carence – si on peut dire qu'il y en a une – a été l'incapacité de se synchroniser totalement avec l'épistémologie occidentale. C'était, quand même, très difficile. Il s'agit de ce que Eugen Lovinescu appelait la théorie du synchronisme : l'évolution de la culture de l'esprit roumaine par l'emprunte des éléments originaux des autres cultures, plus évoluées. Le processus a eu pour but de ranger la culture roumaine avec celle occidentale et sur ce fond de construire nos propres éléments d'originalités. L'un des grands mérites de Mehedinți est de synchroniser la géographie roumaine avec celle française et allemande, et cela juste au début de XXème siècle. Les prémisses d'un développement propre de la géographie roumaine ont été partiellement mises en œuvre.

En réalité, ce que je voulais montrer c'est que dans l'école roumaine de géographie il n'y a eu jamais le goût pour les discussions épistémologiques. Les études traitant les méthodologies et les pensées géographiques ont manqué. Même aujourd'hui, les colloques et les papiers qui présentent la géographie comme science épistémologique sont très rares. Cependant, il existent des études monographiques ou des écrits qui rendent hommage à la vie et à l'œuvre des géographes célèbres, qui font parfois références à l'évolution de la géographie roumaine. Il en résulte alors que l'épistémologie n'a pas été la préoccupation d'aucun géographe roumain, exceptant les diverses méthodologies présentées dans les volumes de géographie publiés aux cours des décennies. Ainsi que, jusqu'aujourd'hui, l'école roumaine de géographie est dépourvue d'une œuvre complète d'épistémologie géographique.

3. Brève perspective diachronique

L'épistémologie c'est la révision, de temps en temps, des principes architectoniques d'une science. On reprend l'idée d'Emmanuel Kant pour lequel « l'idée est architectonique » (Mehedinți, 1931 ; p. 16), cela veut dire que seulement l'idée est capable de faire avancer la science.

J'essaie de présenter brièvement les étapes du développement géographique, tenant compte de ses idées, de son parcours historique mais aussi logique – l'essor du domaine géographique au niveau diachronique selon les besoins des hommes, voici « l'esprit de la géographie » (Claval, 1986, p. 159).

Une première fonction de la géographie a été l'orientation des gens. Cette fonction est primordiale pendant l'Antiquité, le Moyen Age et la Renaissance. Dans l'espace tout homme doit se repérer. Pour que les chasseurs, les guerriers, les tribus, les armées se déplacent, les hommes mettent en place une géographie capable de leur offrir les informations nécessaires. Avec la découverte que la terre est sphérique, les Grecs développent également d'autres savoir-faire géographiques. Le système de coordonnées est mis en œuvre par Hipparque de Nicée, tandis que Ptolémée essaie les premières cartes du monde (connues). On ne doit pas exclure les découvertes faites par le monde asiatique, notamment par les chinois et les arabes. Pour le Moyen Age, l'activité de repérage devient plus importante. Ainsi, les préoccupations s'intensifient concernant la mer et sa découverte. Les portulans sont apparus et une autre partie du monde est mise sur la carte du monde. La Renaissance utilise tous les inventions des siècles précédentes pour définir la figure de la terre : les explorateurs ont les moyens et le courage nécessaires pour toucher tous les côtes continentales. La géographie est liée avec la cartographie car il s'agit de localiser. Ainsi, une très grande étape de la géographie prend fin. Celle de la découverte du monde, des latitudes et des longitudes, de rédiger un plan et une carte exacte.

Le monde étant découvert, il reste d'être décrit. Le XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle représente la période de description plus nuancée de la terre. Les voyages deviennent de plus en plus faciles, et aussi très prisés. La géographie s'enrichit avec une pléiade des explorateurs et des naturalistes. Face aux informations nouvelles est dans une quantité très grande, les géographes sont confrontés à un monde plus complexe que jamais. Ils saisissent que le monde comprend tellement des choses qu'il est impossible de les déchiffrer et ranger avec les outils méthodologiques existantes à cette époque-là. Ainsi, de nouvelles méthodes de recherches commencent se développer. De nouveaux tiroirs de la géographie se remplissent puisque le réel se traduit différemment : les plantes, les climats, les espèces, les forêts, les villages, les cultures etc. Tout cela entraîne une conscience plus aiguë de la complexité naturelle. La recherche se fait principalement dans une manière empirique : les géographes décrivent exactement ce qu'ils voient. Ils essaient toujours de faire des liaisons entre les éléments observés. On commence faire des statistiques et des commentaires critiques sur les résultats des recherches. Les géographes se sont rendu compte que si on marie les cartes avec les statistiques, des nouvelles informations peuvent être aperçus, des observations qui échappent aux explorateurs, sur le terrain. De même, la carte thématique commence d'être utilisée.

À partir de la première moitié du XIX^{ème} siècle la géographie devient de plus en plus rigoureuse et détaillée. On est dans une époque où le naturaliste a encore un rôle importante et la théorie darwinienne fait son apparition. La deuxième moitié du siècle apporte les premiers grands noms de géographes. Des savants tels comme Ratzel ou Vidal de la Blache ont poussé la discipline

géographique vers des nouveaux horizons grâce à leurs visions : la géographie n'est plus une liste des noms des plantes, montagnes et rivières, mais c'est la science qui met l'Homme en liaisons avec tous ces éléments naturels. Autrement dit, ils se sont posé la question des rapports entre l'Homme et son milieu. Ils ont observé que les populations du monde coupent le bois différemment, s'habillent différemment, présentent des relations différentes avec la nature entourant. Pour la géographie, l'Homme devient un acteur majeur. Elle essaie de se pencher sur les relations de l'Homme avec l'environnement et gagne ainsi la dimension sociale ; elle devient une science moderne. De plus, la géographie devient maintenant une science sociale. Elle se développe, ainsi qu'elle doit créer des branches : la science qui étudie la forme de la croûte terrestre s'appellera *géomorphologie*, celle des sols s'appellera *pédologie*, les géographes qui s'occupent avec le climat et les températures s'appelleront des *climatologues*, ceux qui dessinent les cartes – *cartographes*. De même, la géographie devient une matière de plus en plus présente dans les écoles et universités.

Enfin, au milieu du XX^{ème} siècle une nouvelle géographie voit le jour. Elle se préoccupe maintenant des liens entre espace/territoire et la vie humaine. Comment les caractéristiques d'un espace (distance entre acteurs, dispersion des phénomènes etc.) influence la vie sociale ? La géographie dispose actuellement des nouvelles méthodes et outils. On cherche de minimiser les influences négatives concernant la distance. Les géographes s'impliquent dans des projets routières, d'aménagement des villes, des parcs, voire dans des travaux afin d'améliorer l'accès des marchés. C'est le temps propice pour les études régionales. La géographie de la terre est vue comme des milliers, voire des millions de petits études concentrés chacun sur une région. On fait des mémoires, des thèses de doctorats. La géographie se dirige vers une forme quantitative. Une nouveauté : elle devient une discipline applicable dans l'aménagement des territoires. Elle permet aussi une double lecture des cartes : l'une simple et l'autre plus complexe, avec la recherche des causalités. On embrasse aussi une perspective structuraliste, à la manière de Lévi-Strauss ou Ferdinand de Saussure. On commence à penser d'une façon un peu utopique, ce qui va déclencher la crise épistémologique.

4. Façon d'ordonner le réel

Ainsi, la géographie a connu au long des siècles nombreuses démarches en fonction des besoins. La complexité épistémologique de la géographie d'aujourd'hui est due également à tous ces paradigmes apparus au fil du temps. L'apparition d'une nouvelle perspective n'a pas détruit les vieilles. Par contre, elles se sont accumulées et aujourd'hui la géographie est une discipline solide. Elle est enseignée dans toutes les écoles et il y a aussi beaucoup de facultés de

spécialité. Bien des nouveaux domaines ont besoin de bons géographes : agences de tourisme, entreprises cartographiques qui utilisent les nouveaux techniques GIS etc. Aucune personne qui veut avoir une bonne culture générale ne peut éviter la géographie : elle fait partie de la vie sociale et réelle.

Brièvement, le développement de la géographie intéresse cinq genres d'opérations intellectuelles, selon Paul Claval : 1) localiser des lieux sur la terre et les repérer sur la carte ; 2) décrire l'aspect de la terre, sa physionomie, par des dessins, par des chiffres, par des cartes ; 3) analyser les relations entre les groupes humaines et leur environnement ; 4) définir la situation des pays et les effets des distances sur la vie des sociétés ; 5) déchiffrer et interpréter la manière de compréhension de la terre par l'Homme, y compris les significations données aux endroits et l'effet sur leur identité. Ce sont les cinq grandes approches que la géographie doit maîtriser. Pour faire cela, le géographe doit avoir un « cocktail complexe de savoirs » (*Ibidem*, p. 163). Car la géographie se traduit par une ouverture à la diversité du monde. Elle fonctionne à base de la curiosité, en découvrant le monde. Grace à elle, l'Homme peut ordonner le réel.

Le monde est extrêmement complexe. La géographie nous aide à le déchiffrer et à le ranger. Le désordre apparent de la terre peut être maîtrisé plus facilement. De plus, et soulignant son caractère de synthèse, on peut dire que la géographie contribue à une meilleure quête de la culture et du sens humaine. Elle cherche les rapports essentiels entre l'Homme et son environnement, mais aussi entre les différentes cultures.

5. L'unité du champs géographique. Une science naturelle et sociale

L'une des caractéristiques de la géographie moderne c'est l'unité. Les géographes modernes conçoivent ce domaine comme un bloc unitaire : la géographie physique et celle humaine. Peter Haggett voit la géographie en trois directions (Haggett, 1965) : 1. La géographie est la vue régionale de la Terre, avec toutes les différences et tous les particularités ; 2. La géographie comme science du paysage, sur les modèles de Sauer aux Etats-Unis ou Passarge en Allemagne ; 3. La géographie comme relations entre le relief et l'homme, avec un accent mis sur la perspective écologique. À ces trois rapports P. Claval ajoute un quatrième (Claval, 1970) : la géographie comme théorie de la location. Tandis que les premiers trois caractères combinent les études physiques avec celles humaines, la dernière conception trace une limite entre le monde physique et le monde social.

L'unité de la géographie moderne a été soulignée de l'époque de Pierre Vidal : « La géographie comprend par définition l'ensemble de la Terre » (Blache, 1913, p. 290). En réalité, tous les mathématiciens-géographes de l'antiquité (Eratosthène, Hipparque, Ptolémée) ont pensé à l'unité terrestre. Le développement du champ géographique a entraîné une distinction entre

géographie physique et géographie humaine. Grosso modo, il s'agit d'un partage entre *l'objet naturel* et *l'objet social*. On peut considérer que ce découpage épistémologique fait partie de la classification rigide et obligatoire que toutes les sciences ont adoptée, mais on ne doit pas oublier que les deux parties se trouvent dans une coordination fondamentale.

Mais en réalité – et de nos jours – la géographie se place dans le courant des sciences sociales. Je suis d'accord avec A. Frémont pour lequel la géographie, dans son ensemble, est « l'étude des combinaisons de phénomènes dans un cadre spatial ». À l'intérieur de ce cadre, il accorde une priorité aux phénomènes sociaux et à l'explication de ces phénomènes sociaux. Pour lui, la géographie physique, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans les universités « a largement débordé de son objet et est devenu une science en elle-même ». Il conclut : « la géographie est une science sociale à part entière » (Frémont, 1979, p. 27).

La géographie, comme toutes les sciences sociales, ne travaille pas sur les hommes mais sur leurs constructions culturelles. On emprunte cette déduction de la sémiologie. Toute science qui travaille sur les connaissances de la connaissance et non sur la connaissance de la réalité absolue est une science sociale, car nous construisons des images variées du monde selon notre perspective, selon notre état d'information. L. Prieto : « nous construisons sur des connaissances du monde et non sur le monde » (Prieto, 1975). Un épistémologue de la géographie considère qu'« elles [les sciences sociales] étudient la société qui a elle-même construit son langage et ses valeurs. La cognition qui est à la base de notre connaissance, se construit à partir des valeurs des sociétés et de nos représentations subjectives » (Bailly, 2007, p. 82). À partir de ce point de vue la géographie a connu le développement des deux perspectives : le positivisme et le constructionisme.

Après la géographie régionale, le positivisme voit le jour. De manière générale, il argue qu'il est possible de dégager des lois et des théories pour dépister l'ordre du monde. Il y avait une croyance positiviste dans la certitude apportée par la pensée scientifique. On croyait alors que : les procédures des sciences dures peuvent s'adapter à la géographie et aux sciences sociales en général ; une simplification des relations homme-environnement est possible comme dans les sciences exactes ; la géographie a un caractère avant tout technique et non idéologique. (d'après (Bailly, 2007, p. 80). Peu à peu, avec le positivisme, la géographie est devenue une étude des choses et des objets que des relations et des êtres humains. L'étude restait dans un niveau superficiel, sans toucher l'ampleur des structures profondes.

Par ailleurs, la perspective constructioniste donne une image plus large, en permettant de montrer comment les interprétations scientifiques ont varié selon les époques. Discutant sur la perspective constructioniste, Bailly fait l'affirmation suivante : « En insistant sur le rôle de la construction sociale de la réalité, elle oblige le géographe à intégrer les processus sociaux dans ses analyses et

elle lui fait aussi comprendre qu'il est partie intégrante de la „réalité” » (Bailly, 2007, p. 81). C'est dans ce courant que la géographie doit tenir compte de plusieurs facteurs sociaux comme: i) la connaissance de l'être humaine est subjective, donc on doit reconnaître le comportement humain pour mieux comprendre les pratiques ; ii) la façon comment nous médiatisons tous les résultats est très important car nos instruments (langage, théories etc.) peuvent nous poser quelques limites – la création des concepts nouveaux s'impose impérieusement ; iii) faire conscience qu'on ne décode pas de la même manière les événements et les faits donc l'objectivité du géographe ne peut pas être total.

RÉFÉRENCES

- AMPERE, A. M. 2010. *Essai sur la philosophie des sciences*, United States, Kessinger Publishing.
- BAILLY, A. 2007. Une épistémologie de la géographie appliquée. *Geophilia*, 79-85.
- BAILLY, A. & FERRAS, R. 1997. *Éléments d'épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin.
- BLACHE, P. V. D. L. 1913. Des caractères distinctifs de la géographie. *Annales de Géographie*, 22, 289-299.
- BLUMENBERG, H. 1979. *Arbeit am Mythos*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.
- CASSIRER, E. 1975. *Substance et fonction, éléments pour une théorie du concept*, Paris, Editions de Minuit.
- CLAVAL, P. 1970. L'Influence de la géographie physique et de la géographie naturelle. *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 113-122.
- CLAVAL, P. 1986. L'esprit de la géographie : approche historique et logique. *Revue de géographie de Lyon*, 61, 159-164.
- CLAVAL, P. 2007. *Épistémologie de la géographie*, Paris, Armand Colin.
- DESCARTES, R. 2016. *Discours de la méthode*, Paris, GF Flammarion.
- FRÉMONT, A. 1979. À chacun sa définition. *Espaces-Temps*, 10-11.
- GRANGER, G. G. 1966. *Concept, structure et loi en science économique, essai d'épistémologie comparative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GUSDORF, G. 1959. Sur l'ambiguïté des sciences de l'homme. *Diogène*, 26, 57-81.
- HAGGETT, P. 1965. *Locational Analysis in Human Geography*, London, Arnold.
- MEHEDINȚI, S. 1931. *Terra. Introducere în geografie ca știință I*, București, Editura Națională S. Ciomei.
- PIAGET, J. 1967. *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Editions Gallimard.
- POPPER, K. 1978. *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Rayot.
- PRIETO, L. 1975. *Pertinence et Pratique*, Paris, Editions de Minuit.
- RAFFESTIN, C. 1978. Les construits en géographie humaine : notions et concepts. *Géopoint*, 78.
- RAFFESTIN, C. 1988. Des "appareils" pour construire des images. In: TURCO, A. (ed.) *Verso una teoria geografica della complessità*. Milano: Unicopli.
- RAFFESTIN, C. & BERTRAND, L. 1998. Epistémologie de la géographie humaine. In: BAILLY, A. (ed.) *Les concepts de la géographie humaine*. Paris: Armand Colin.
- TURCO, A. 1982. Geografia : cronache del postquantitativismo. *Bolletino della Societa Geografica Italiana*, 1, 15-56.
- *** 1968. *Nouveau Petit Larousse*, Paris, Librairie Larousse.
- *** 2008. *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- *** 2010. *Oxford Dictionary of English*, Oxford, Oxford University Press.